

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume VIII - Numéro 16 Décembre 2018 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : [http:// perspectivesphilosophiques.net](http://perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr. Assouma BAMBA**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr. Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. Le hobbitisme comme théorie de la démocratie, Adamou DILWANI.....	1
2. Nietzsche, penseur de la rumeur, Ndéné MBODJI.....	26
3. Ontologie heideggérienne de la mort et émergence de l’humanité mariale, Séverin YAPO.....	41
4. Horkheimer et la nostalgie de l’autre : du pessimisme certain à l’optimisme pratique, Gbméné Hilaire KANON.....	62
5. La société numérique : sens et questionnements, Simplice Yodé DION.....	78
6. La beauté du corps à l’épreuve de la chirurgie plastique : pour une (bio)éthique de l’esthétique du corps, Ouandé Armand REGNIMA.....	90
7. Enfant du couple, enfant voulu au Sud-Bénin. Le Droit de la mère procède-t-il d’un Matriarcat Résiduel ?, Gilles Expédit GOHY.....	106
8. Climbié de bernard belin Dadié : un récit entre subjectivité et objectivité, Levy Pierre Félix ZIRIMBA.....	141
9. Éthique et acceptions de l’eau dans les langues africaines : une approche cognitive, Guy KAUL	154
10. Le Mouloud de l’association « Ançardine » une opportunité de diversification de l’offre touristique de Bamako, Moussa dit Martin TESSOUGUE et Daouda KÉITA.....	175
11. Nouvelles démarches stratégiques pour le développement du continent africain en « pays chimériques », Sylla MAMADOU.....	197

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

Perspectives Philosophiques n°016, Quatrième trimestre 2018

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

LA SOCIÉTÉ NUMÉRIQUE : SENS ET QUESTIONNEMENTS

Simplice Yodé DION

Université Félix HOUPHUNET-BOIGNY d'Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

simplicedion@gmail.com

Résumé :

Le numérique nous apparaît aujourd'hui dans l'évidence d'un mode de vie, d'un idéal de sociétés dématérialisées, d'un instrument de socialisation et, peut-être même d'une extension de l'individu. Après la révolution industrielle du XVIIIème siècle, l'humanité vit à l'heure de la révolution numérique qui impacte tous les domaines de l'existence humaine et induit des mutations sociétales profondes. L'homme d'aujourd'hui vit dans une société numérique faite de technologisation exponentielle, d'intelligence artificielle accrue et d'une culture spécifique fortement dépendante du virtuel qui, a priori, semble vouloir se substituer au réel. Cette contribution ambitionne justement de questionner la société numérique sur le sens (signification, direction, valeur) qu'elle donne à l'odyssée humaine dans sa quête de soi.

Mots-clés : Interface, numérique, questionnement, sens, société, virtuel.

Abstract :

The digital world appears to us today in the evidence of life style, and ideal of dematerialized societies, a tool of socialization and, perhaps even an extension of the individual. After the industrial revolution of the eighteenth century, humanity lives in the digital revolution time that impacts all areas of human existence and leads to strong societal changes. Today's people lives in a digital society made of exponential technology, increased artificial intelligence and a specific culture highly dependent on the virtual which, normally, seems to replace the real. This contribution aims precisely to question the digital society on the meaning (meaning, direction, value) it gives to the human odyssey in its quest for self.

Keywords : Interface, digital, inquiry, meaning, society, virtual.

Introduction

Le numérique occupe une place centrale dans la réalité de nos vies. Il les modifie et les transforme ; il change notre perception du temps, de l'espace et des liens sociaux. Il fait de chacun un *homo numericus* dans une société qui ne va pas sans poser des questions qui ne sauraient échapper au sens critique du philosophe. I. Compiègne (2011) fait remarquer que la notion de société numérique charrie dans son sillage tout un imaginaire lourd de promesses ou d'inquiétudes, de fascination devant la magie de l'ordinateur ou de frayeur face à ses éventuels dangers. J. Ellul (2004, p. 103) ne voyait-il pas déjà en l'ordinateur une énigme ? Une énigme « non pas en ce qui concerne sa fabrication ni son emploi, mais il apparaît que l'homme est incapable de prévoir quoi que ce soit au sujet de l'influence de l'ordinateur sur la société et sur l'homme ». Et S. Turkle (1995, p.26) de renchérir : « les ordinateurs ne font pas seulement des choses pour nous, ils font quelque chose de nous ». Par-delà ses rives et dérives, vers quoi la société numérique nous fait-elle signe et sens ? Que nous dit-elle sur l'homme actuel, dans l'acceptation consentante et consentie de son "dasein" numérique, dans son rapport, mieux dans son interface et/ou son face à face à lui-même et à l'autre ? Ce questionnement, qui laisse toujours ouverte la méditation pour lui permettre de rebondir, inscrit notre réflexion dans le champ de la philosophie de la technique.

Notre démarche sera analytique. Une tentative de clarification conceptuelle s'impose dès l'abord, sous-tendue par un questionnement du sens (I). Nous pourrons ensuite passer au crible de la critique la société dite "numérique" en la questionnant non pas pour trouver des réponses à ses dérives et angoisses, mais pour mettre en lumière ses valeurs et enjeux pour l'homme, seule valeur et ultime enjeu de l'activité technique, dans son vis-à-vis avec l'homme (II).

1. De la société numérique : du questionnement du sens

Questionner revient à poser des questions, c'est-à-dire donc penser, si tant est que, pour M. Tozzi (2011, p. 58), « penser (par soi-même), c'est d'abord se poser des questions [et] mettre des points d'interrogation à la fin de nos phrases, pour laisser toujours ouverte la méditation et lui permettre de

rebondir ». Et notre questionnement, nous le voulons philosophique. Ce qui laisserait supposer que tous les questionnements (ou questions) ne sont pas toujours déjà philosophiques (L. A. Pekar, 2009). C'est ce questionnement spécifique, ce regard socratique, qui ne referme jamais mais ouvre toujours au contraire la pensée, que nous voulons jeter sur la société numérique comme lieu de triomphe du virtuel et de l'interface.

Nous vivons, en effet, à l'heure de la « révolution numérique », c'est-à-dire du bouleversement en profondeur des sociétés consécutif au progrès vertigineux des technologies numériques et à l'accroissement d'une forme d'intelligence dite artificielle (E. Sadin, 2013, p. 47). Ce changement significativement vécu se traduit par une mise en réseau planétaire des individus, de formes nouvelles de communication et par une décentralisation dans la circulation des idées. Pour Georges Nahon (2015), les piliers de cette révolution sont les quatre "D" : la digitalisation, la démonétisation, la "désintermédiation" et la "disruption" digitale. Il estime même qu'à ces quatre "D", il faut en ajouter deux autres qui lui paraissent inévitables parce que consubstantielles à cette révolution : la Destruction (de valeurs et d'emplois) et la Domination (par de nouveaux acteurs passés très rapidement à une position imprenable).

La notion de « société numérique » se substitue de plus en plus à la « société de l'information » ou « société en réseaux » comme si elle en désignait un palier supplémentaire. Elle met en lumière et en relief la puissance des technologies qui pénètrent désormais l'ensemble des sociétés. Elle affirme l'émergence de temps nouveaux, d'une ère nouvelle dans une dimension propre et une ipséité singulière : celle de l'*homo numericus* qui marquerait une phase nouvelle de l'évolution de l'humanité :

La fulgurance et l'ampleur de ce mouvement n'ont d'ailleurs pas fini de surprendre ; moins de cinquante années séparent les découvertes initiales à l'origine du principe technique de la numérisation de l'explosion des technologies numériques à la fin du XXe siècle. Progressivement, la voix, les sons, les images ont été conquis et sont passés du monde analogique au monde digital. Des puces électroniques miniaturisées ont envahi les objets les plus personnels. Une succession d'innovation se sont enchaînées avec pour étape culminante l'invention d'internet, outil emblématique et symbole incontestable de cet âge. En ce début de troisième millénaire, la conversion au tout

numérique se renforce encore sous l'impulsion, notamment, de la convergence numérique. (I. Compiègne, 2011).

Parallèlement, apparaissent des manières nouvelles et inédites d'être, de penser et d'agir. Tout change de manière radicale. Ce tout qui change dans la société numérique a noms : accès à l'information, organisation des savoirs, rapport à l'espace-temps, expériences de sociabilité, modes/modalités de communication, de recherche et de lecture, de participation au débat public, de gestion du privé et de l'intime, etc. Il s'agit là de transformations significatives et substantielles face auxquelles il convient de marquer un temps d'arrêt ; le temps du questionnement comme mode et moyen de pénétrer et de cheminer à l'intérieur de la chose elle-même dans son irréversible déploiement.

En somme, que recouvre réellement cette notion ? Quelle(s) voie(s) dessine pour l'humain l'odyssée¹ numérique ? Il s'agira d'interroger cette notion-clé et ses réalités complexes, et de mettre en lumière quelques problèmes philosophiques qu'elle pose.

Les deux penseurs sus-cités (J. Ellul et S. Turkle) dessinent la réalité des macro-représentations sociales qui, pour I. Compiègne, se déclinent en deux versants antithétiques : d'une part, le versant utopique qui voit dans la société numérique une société fondée sur le lien, l'ouverture, la liberté, l'accès à l'information et au savoir pour tous :

Le monde à venir sera plus égalitaire et plus coopératif. L'espace illimité qu'il offre, l'affranchissement des contraintes spatio-temporelles et de l'emprise de tutelles comme les institutions, la libre circulation et l'interconnexion, la mise à disposition d'une quantité de ressources colossales sont quelques-uns des atouts pour la réalisation de ce projet. La créativité sera encouragée, différentes modalités d'expression de soi pourront être expérimentées, de nouveaux

¹ Le terme fait référence à l'*Odyssée* d'Homère, texte classique monumental qui retrace le long périple d'Ulysse pour retrouver les siens après la guerre de Troie, et qui constitue une source inépuisable et insoupçonnée d'inspiration philosophique. Ce qui en fait la grandeur, c'est qu'il peut et doit supporter tous les questionnements, à la fois de vérité et/ou de vraisemblance, de logique et d'expériences vécues. Le long voyage d'Ulysse et ses différentes péripéties se révèlent à nous, in fine, comme le plus court chemin entre soi et autrui (Qu'est-ce que voyager ? Qu'est-ce que l'altérité ?), entre soi et soi (Qui sommes-nous ?). Ne sommes-nous pas des Ulysse des temps modernes qui surfons sur le web en quête de soi par la médiation de l'altérité ?

réseaux de sociabilité se constitueront, la démocratie évoluera vers un modèle plus participatif et interactif. (I. Compiègne, 2011).

Et d'autre part, le versant contre-utopique qui, de son côté, jette un regard plus suspicieux sur la société numérique qu'elle voit comme une menace pour l'homme dans ce qu'il a de fondamental : sa liberté de penser et d'agir. En effet, écrit-elle :

La société numérique est suspectée de créer des addictions à la connexion permanente, aux univers virtuels..., de rendre les communications et les échanges sommaires du fait de la médiation technique, de proposer des contenus peu fiables, sinon dangereux pour certaines personnes comme les enfants, et de mettre en péril les droits d'auteur. Elle est en outre perçue comme fragilisant les libertés individuelles et paraît sonner le glas de la vie privée tellement la frontière entre celle-ci et la vie privée est perméable et les possibilités de surveillance à distance s'accroissent. (I. Compiègne, 2011).

Ce visage de Janus du dieu numérique qui inspire la controverse et cristallise toutes ces macro-représentations sociales trouve son origine dans le fait que l'une des caractéristiques majeures de la société numérique est le virtuel qui s'impose comme une forme d'expérience du réel.

Caractérisé par un mode d'existence nomade comme Ulysse naviguant partout et nulle part sur l'étendue infinie en quête de repères pour retrouver son chez-soi propre, l'oïkos d'Ithaque, le virtuel semble ne répondre/correspondre à aucune donnée spatio-temporelle, brouillant en permanence les frontières du réel, de l'intime et du superficiel, de l'intérieur et de l'extérieur, du public et du privé. Autant il n'existe plus de clôture, de périmètre privé, de territoire propre, autant les distances sont parcourues dans des délais minimes, comme ce fut le cas avec le navigateur Ulysse dans *l'Odyssée* d'Homère, figure emblématique de l'internaute moderne. Ce bouleversement cognitif semble devoir reconfigurer l'homme et la culture. De sorte qu'on est conduit à se demander si le numérique, le virtuel, en impactant la vie humaine, n'est pas en train de recréer l'homme.

Si le numérique arrive donc avec des normes nouvelles, s'il est porteur de conditions nouvelles irréversibles qu'il faut s'approprier, alors comme tel, il vient comme un outil de pouvoir. Mais il convient de noter que ce sont les hommes qui ont l'initiative du numérique et ce sont eux qui déclinent leur humanité à travers lui. Il ne s'agit donc pas ici, pour nous, de prononcer un

jugement moral, moralisant ou moralisateur sur les technologies numériques et affirmer péremptoirement qu'elles sont bonnes ou mauvaises pour l'homme. Bien plutôt, il s'agit de bien comprendre le pouvoir qu'elles ont de nous *modifier*, de nous apporter un changement qualitatif de manière plus ou moins prévisible et de façonner notre manière d'être, c'est-à-dire de nous disposer nous-mêmes par la redistribution des êtres et des choses².

La domination des technologies numériques dans notre existence est quasi exclusive et de l'ordre du monopole. Il s'agit là d'un processus irréversible où le « devenir humain », mieux, l'humanité de l'homme ne peut plus se concevoir en dehors de ce paramétrage nécessaire et nécessitant. Car, à la vérité, ce monopole de la technologie numérique ne s'est pas imposé à l'homme contre son gré, il se l'est imposé à lui-même, puisqu'il l'a pour ainsi dire "choisi" et qu'il y a certainement vu plus d'avantages que d'inconvénients. L'homme jouit du numérique autant qu'il le subit. L'homme est attentif au numérique autant qu'il exerce une forte influence sur son attention, ses capacités de concentration et sa santé (Y. Citton, 2014). Seulement, l'homme que nous sommes ne mesure pas toujours avec une claire conscience les influences qu'il subit. Il ne se rend pas tout aussi compte, comme dans la démarche spinoziste du *more geometrico* de l'*Ethique*, que dès que les définitions initiales sont posées, tout ce qui s'ensuit en découle avec la même nécessité qu'il suit de la nature du triangle que la somme de ses trois angles est égale à deux droits (B. Spinoza, 1965). En d'autres termes, la libre acceptation de son "dasein" numérique est en lien étroit et crochu avec son degré de connaissance relative à l'essence même des outils qu'il utilise et consomme. En outre, aucun être humain n'est libre aujourd'hui de se soustraire à la société numérique. Cette liberté réside à la fois dans la nécessité bien comprise de l'acceptation du numérique et dans l'acceptation intelligemment assumée de la nécessité et du pouvoir de transformation du numérique.

² Comme Ulysse, nous disposer reviendrait à affronter le déluge et les flots marins en apprenant habilement à nager, à flotter, à voguer, à « naviguer » sur cette étendue numérique qui abrite à la fois le danger (les monstres, les pirates, les avatars, la mort..) et ce qui peut nous sauver de ce danger et nous rapprocher d'Ithaque, de notre chez-soi comme lieu d'origine.

En outre, le numérique, comme toute technologie, est utilisé par des hommes qui, eux-mêmes, s'inscrivent dans des rapports de pouvoir plus ou moins légitimes, et inscrivent leur pouvoir dans le numérique qui exerce sur eux une forte influence. Dans la mesure où la technologie bouscule nos sociétés, les technologies numériques influencent et conforment la conception que les hommes se font du monde. Lorsque les changements sont brutaux, "disruptifs" comme le dit B. Stiegler (2016), ils viennent toujours avec leur part de risque et d'aléatoire. C'est pourquoi, la technique en général est aveugle. Elle ne peut voir qu'à travers nos yeux. Ce qui signifie aussi que, en tant que technique, le numérique (comme ensemble de techniques) ne se développe pas de manière linéaire.

Mais, peut-on prétendre en modifier le sens comme direction, faute de pouvoir l'arrêter ? Serait-il même possible à l'homme de défaire ce qu'il a fait comme s'il s'était agi d'un nœud ? Le progrès technique se fait-il suivant des lois qui dépendent de la technique seule et non des hommes ? Nous est-il possible de prévoir ce que sera l'évolution de la société numérique dans le futur selon des lois propres à la technique elle-même, dans une sorte de déterminisme rigoureux de type laplacien, ou avons-nous le pouvoir, et donc la décision (politique) et/ou le choix (techno-industriel), de la faire advenir ?

La question, comme l'a vu P. Picq (2017), paraît essentiellement politique. Il ne s'agit pas tant de savoir dans quelle direction les lois de la technique la déterminent à se déployer, mais de déterminer la direction que l'homme veut bien lui donner, en actionnant les leviers dont il pourrait disposer sur elle, pour assurer sa survie, préserver son environnement, construire son vivre-ensemble, pacifier les interdépendances sociales et, comme Ulysse, après mille et une péripéties, adversités, tentatives et tentations, retrouver son Ithaque originelle, son oïkos. La technique est conçue alors comme ce qui fait partie d'un tout qui se reconfigure à son contact³. A ce stade de la pensée sur l'aventure numérique, il nous faut interroger le virtuel dans son rapport au réel en veillant à relever/révéler la valeur de l'ontophanie numérique dans un

³ Cf. « Le numérique, cet outil de pouvoir qu'il faut questionner », in <http://maisouvaleweb.fr/le-numerique-cet-outil-de-pouvoir-quil-faut-questionner/> #lanote2. Consulté le 12/04/2017 à 14 h 05.

contexte où l'écran, en s'interposant entre les hommes (au marché, à l'arrêt de bus, au bar et même dans nos salons), semble inéluctablement nous éloigner les uns des autres.

2. Penser le réel à l'aune du virtuel et vice-versa : inter-face Vs face-à-face

Comme le souligne Y. Leroux (2010, p. 78), « Internet impose de réfléchir sur ce que nous appelions jusque-là sans trop y penser "la réalité" ». A l'ère et à l'heure du numérique, que faut-il entendre par réalité, en opposition à la virtualité ? Qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Y a-t-il du réel dans le virtuel au point où penser l'un oblige à les penser l'un par rapport à l'autre ? Ce qui se joue ici, ce qui donc est en jeu et qu'on nomme enjeu, c'est notre rapport à l'autre et au monde, c'est notre être-au-monde. Nous sommes dans le monde certes, mais nous vivons différemment le monde désormais. L'interface numérique est venue modifier notre présence à l'altérité vécue dans le face-à-face. Ce questionnement nous paraît véritablement philosophique, ainsi que le fait remarquer Stéphane Vial :

Que dire (...) de l'être d'une chose à la fois *sensible* et *intelligible* qu'est une icône de menu dans une interface numérique, un avatar sur un site de réseautage social ou un personnage virtuel dans un jeu vidéo ? [...]. Que se cache-t-il derrière ce qu'on nomme « virtuel » ? Quel est l'être des êtres numériques ? Et surtout, que font-ils à *notre* être ? Que devient notre *être-dans-le-monde* à l'heure des êtres numériques ? Telles sont les interrogations auxquelles nous devons répondre et qui constituent aujourd'hui la question de l'être en tant qu'elle se confond avec la question de la technique. (S. Vial, 2012, p. 282).

Ces questions fondamentales témoignent de l'impérieuse nécessité de prendre conscience du sens des objets techniques afin de ne plus penser la technique en termes d'objets distinctement séparés des sujets. Notre *être-dans-le-monde* est un fait de production technique et notre manière de percevoir et de vivre le monde est tributaire des appareils du système technique qui régit ce monde. Ce qui fait de la révolution numérique non seulement une révolution technologique dans les *objets*, mais surtout et d'abord, une révolution phénoménologique dans les *sujets* (S. Vial, 2012, p. 284). Comme telle, la révolution numérique coule et moule les phénomènes dans ce que Vial appelle une *aura phénoménologique* :

Par *aura phénoménologique*, nous entendons quelque chose de proche de l'*aura* selon Walter Benjamin, c'est-à-dire cette « unicité de l'apparition » avec laquelle les choses se donnent à notre perception. Mais nous y ajoutons la notion de degré. Pour nous, l'*aura phénoménologique* d'une chose – objet ou sujet –, c'est son degré d'intensité perceptive, de vivacité phénoménale, d'acuité ontophanique, de puissance d'apparaître. A ce titre, toutes choses ne sont pas égales car toutes n'ont pas la même *aura phénoménologique*.[...] Cela n'a rien à voir avec leur degré de réalité. (S. Vial, 2012, p. 286).

L'intérêt de ces lignes, c'est qu'elles questionnent la nécessité et la valeur de l'ontophanie numérique en même temps que ses limites. Peut-on légitimement réduire l'interface virtuelle au face-à-face réel dans la problématique de notre rapport à l'altérité dans le contexte de la société numérique ? Cela revient à déposer dans la balance de la justesse et/ou de la justice deux types d'expérience : les expériences par l'ontophanie numérique (ou ontophanie de l'interface) d'un côté et de l'autre les expériences par l'ontophanie du face-à-face.

Pour S. Vial, l'ontophanie du face-à-face a bien plus d'*aura phénoménologique* que l'ontophanie de l'interface numérique. Mais, ceci ne veut pas dire que, dans l'un comme dans l'autre cas, autrui n'a pas autant de réalité, car, précise-t-il fort justement, il ne faut pas confondre la réalité ou *degré d'existence d'une chose* comme quantum d'être et son *degré d'aura phénoménologique* comme quantum de perception. Ce qui veut dire qu'une chose peut avoir moins d'*aura* qu'elle n'a d'être, et réciproquement (S. Vial, 2012, p. 287). Ainsi, la révolution numérique est caractéristique d'une coulée phénoménotechnique qui engendre des réalités qui ont, d'un côté, une *aura phénoménologique* faible (conversation par messagerie instantanée ou des liens d'amitié virtuelle), et de l'autre, des effets ou degrés de réalité forts (renforcement du lien social en ligne ou diffusion d'un message sur *Twitter*). Aussi les liens numériques peuvent-ils être qualifiés de "faibles" d'une faiblesse phénoménologique alors qu'ils peuvent être d'une force supérieure de réalité et d'existence. Toutefois, même et surtout dans la société numérique, n'existe-il pas des formes spécifiques et irréductibles d'expériences existentielles (comme la relation amoureuse avec commerce du corps, la tendresse maternelle ou l'expérience de cure psychanalytique) qui, à l'évidence, paraissent indissociables de l'ontophanie du face-à-face qui en font celle qui surpasse toutes les autres, notamment l'ontophanie numérique de

l'interface, puisqu'elle possède le plus haut degré d'*aura phénoménologique* ? (S. Vial, 2012, p. 288-289).

Penser le virtuel à l'aune de la réalité et la réalité à l'aune du virtuel, c'est croiser l'ontophanie numérique et l'ontophanie du face-à-face pour penser la réalité de l'homme, et penser l'homme dans sa réalité phénoménologique. L'homme comme sujet dans son face-à-face non seulement avec les sujets, mais aussi avec les objets. Exister, n'est-ce pas co-exister ? Co-exister, ce n'est pas seulement exister avec les humains, c'est aussi exister avec les non-humains, avec les choses, et savoir goûter la succulence de leur acuité ontophanique. Car, en ce monde, il existe des êtres et des choses dont l'unicité d'apparition ou *aura phénoménologique* est irréductible et incommensurable à celle des photographies et des interfaces.

Ulysse, le navigant, aura touché et goûté à toutes les merveilles et à tous les délices, des plus rustiques aux plus divins. Songeons à son séjour dans l'île d'Ogygie auprès de la nymphe Calypso qui s'en était éprise. (J. Schmidt, 1998, p. 212). Mais rien à ses yeux ne saurait égaler le plaisir authentique vécu d'un face-à-face amoureux avec la reine Pénélope. Pour Ulysse, l'homme, l'époux et le père, rien ne vaut la présence, dans leur puissance singulière d'apparaître à lui, d'une femme aimante et aimée, et d'un fils dont il n'avait plus qu'un vague souvenir. Ce qui nous dit qu'à la limite, et du point de vue spinoziste du degré de perfection dans l'être (B. Spinoza, 1965), le virtuel ne saurait nullement se substituer au réel, même s'il peut tout au moins le prolonger et le renforcer.

Le face-à-face est unique et singulier en ceci qu'il induit la présence dans la co-présence. L'interface numérique induit des relations déterritorialisées (la non-nécessité de la co-présence des interlocuteurs dans un espace topographique donné) et désynchronisées du caractère asynchrone de la communication (P. Mercklé, 2011, p. 47). Mais nul ne saurait nier que même dans ce cas, l'interface numérique sert à maintenir, entretenir ou renouveler l'altérité, le nécessaire lien avec l'Autre.

Conclusion

Questionner, ce n'est rien d'autre que chercher à s'approprier, à mieux cerner pour, sans doute, se sentir mieux concerné. Notre regard questionnant – et tout aussi questionnable car le questionnement ne saurait avoir de limite – sur la société numérique est un aveu d'intérêt pour ce sans quoi (le numérique) il n'est pas possible et pertinent de comprendre celui sans qui (*l'homo numericus*) rien n'aurait de sens : l'homme actuel dans son rapport à lui-même et à l'autre. Ce questionnement est aussi l'expression d'une volonté de faire du numérique quelque chose d'utile à l'homme dans la perspective de l'accroissement de son conatus comme effort de persévérer dans son être. C'est pourquoi, il est du philosophe, homme de discernement, de se soustraire des *idola fori*, comme Ulysse du chant des Sirènes, pour questionner le questionnable. Libéré des "idoles" envahissantes du Colisée et délivré de leurs idylles compromettantes⁴, le philosophe a de biens valables raisons de poser la problématique de la légitimité de la société numérique, d'en saisir les enjeux et les impensés. Poser des questions à la société du numérique, société tout à la fois là et en devenir, ce n'est rien d'autre que la mettre en question, non pas pour trouver des réponses, mais pour exercer le droit de regard, ce regard d'Argus, regard de contrôle et de surveillance permanente qui définit la posture critique du philosophe ; posture critique qui, aux dires d'I. Compiègne (2011) « est une invitation à résister aux sirènes d'un phénomène se donnant trop souvent comme une évidence et à s'opposer à la vision lénifiante d'un développement immanent et inéluctable ». De ce point de vue et au regard de notre réflexion sur notre être-au-monde dans le contexte du numérique, la question spinoziste essentielle qui devrait nous interpeller en toutes circonstances est la suivante : y a-t-il rien de plus utile à l'homme que l'homme ?

⁴ La seule idylle qui vaille pour le philosophe étant celle avec la vérité. La philosophie n'est-elle pas en effet amour de la vérité ?

Références bibliographiques

COMPIEGNE Isabelle, 2011, *La société numérique en question(s)*, Paris, Sciences Humaines Edition, 2011 [Edition numérique].

ELLUL Jacques, 2004, *Le système technicien*, rééd. Paris, Le Cherche Midi.

LEROUX Yann, 2010, « Psychodynamique des groupes sur le réseau internet », Thèse de doctorat en Psychologie sous la direction de Serge Tisseron, Université Paris X Nanterre, 20 décembre 2010, disponible à l'Observatoire des Mondes Numériques en Sciences Humaines, [Version PDF], p. 78.

LEVY Pierre, 1997, *Cyberculture*, Paris, Editions Odile Jacob.

MERCKLE Pierre, 2011, *Sociologie des réseaux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».

NAHON Georges, 2015, « Les quatre piliers de la révolution numérique », *Les Echos.fr* (du 12/08/2015).

PEKAR Lempereur Alain, 2009, « Le questionnement comme philosophie fondatrice de la négociation », *Négociations*, 2/No 12), p. 67-78)

PICQ Pascal, 2017, *Qui va prendre le pouvoir ? Les grands singes, les hommes politiques ou les robots ?* Paris, Odile Jacob.

SADIN Eric, 2013, *L'humanité augmentée. L'administration numérique du monde*, Paris, Editions l'Echappée.

SCHIMDT Joël, 1998, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Larousse-Bordas.

TOZZI Michel, 2011, *Penser par soi-même*, Paris, Chronique sociale.

TURKLE Sherry, 1995, *Life on the screen. Identity in the Age of internet*, New York, Simon and Schuster Paperbacks.

VIAL Stéphane, 2012, « La structure de la révolution numérique. Philosophie de la technologie », Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Michela Marzano, Université Paris-Descartes.